XI

AD EXEMPLAR ANTIQVITATIS LES GRANDES FIGURES DU PASSÉ DANS LA CORRESPONDANCE DE PLINE LE JEUNE

par Nicole MÉTHY
Maître de Conférences à l'Université de Bordeaux III

SOMMAIRE. — *Plusieurs passages de la* ***correspondance*** *de* ***Pline le Jeune*** *mentionnent quelques grands* ***personnages historiques*** *: **Xerxès**, **Sertorius**, **Caton** d'Utique et **Arria** l'Ancienne. Le contraste qu'ils introduisent dans le recueil, à la fois par leur contenu et par leur forme, suggère leur importance et leur confère une spécificité certaine. Ces personnages ne perdent jamais complètement ni les caractéristiques ni le rôle que leur attribue la tradition, demeurant non des ornements mais des* ***modèles****, pour l'épistolier comme pour les destinataires des lettres. Cependant, ils se trouvent, en même temps, subtilement transformés par l'ajout d'une dimension nouvelle, plus singulière et plus humaine, qui les distingue des autres figures exemplaires, appartenant à la réalité contemporaine. Pendant que celles-ci incarnent des* ***valeurs*** *traditionnelles, ils incarnent des valeurs plus nouvelles, en tout cas des valeurs pliniennes, de compassion, d'amour et de liberté, auxquelles ils apportent une sorte de caution, et, par là, modifient et enrichissent la notion même d'****exemplum*** *.*

EPITOME. — *In* ***Plinii Minoris epistularum*** *nonnullis locis laudantur quattuor* ***antiquae personae*** *quae* ***Xerxes*** *et* ***Sertorius*** *et* ***Cato*** *Vticensis et* ***Arria*** *Maior dicuntur. Non ornamenta sed* ***exempla*** *illae habentur et scriptori et iis quibus scribuntur epistulae imitanda. Quamquam memoria accipiuntur quodam modo tamen mutantur multumque ab aliis exemplis distare uidentur. Vt enim uiri feminaeque qui eodem tempore quo Plinius fuerunt maximas et ueteres* ***uirtutes****, ita nouas eas uirtutes ostendunt quae sunt miseratio, amor, libertas eoque ex illis nouum exemplorum genus exsistere potest.*

Il est devenu presque banal de reprocher à Pline, outre un conformisme rigide et une profonde naïveté, un attachement souvent excessif à des époques révolues [1]. Plusieurs passages de sa correspondance, déplorant la décadence ou stigmatisant les vices du temps [2], peuvent, de fait, corro-

1. Sans pouvoir donner une récapitulation exhaustive, il suffira de signaler le titre de l'une des dernières études, celle de F. BEUTEL, *Vergangenheit als Politik. Neue Aspekte im Werk des jüngeren Plinius* (Studien zur klassischen Philologie, 121), Francfort, 2000.

2. La décadence contemporaine est dénoncée dans : *Ep.*, I,2.9 ; I,14.9 ; III,21.3 ; IV,25.5 ; V,8.12 ; VIII,18.3. Sur cet aspect : L. POLVERINI, *Le città dell'impero nell'epistolario di Plinio* (Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore. Contributi : Serie terza, scienze storiche. 4 - Contributi dell'Istituto di Filologia Classica : sezioni di storia antica, vol. 1), Milan, 1963, p. 164 ; H.P. BÜTLER, *Die geistige Welt des jüngeren Plinius. Studien zur Thematik seiner Briefe*, Heidelberg, 1970, p. 140-147. Pour une dénonciation précise des vices contemporains : *Ep.*, I,14.4 (*ambitio*) ; II,6.7 (*luxuria* et *sordes*) ; II,14.4 (absence de *pudor* et de *reuerentia*) ; II,20.12 (*nequitia*, *improbitas*) ; III,3.5 (*licentia*) ; III,20.3 (*licentia*,

borer ces griefs. Il en est d'autres, cependant, qui mentionnent ou décrivent de grandes figures du passé. Bien qu'ils paraissent propres à confirmer l'image d'un *laudator temporis acti*, ils n'ont guère été étudiés pour eux-mêmes, ou le sont seulement de façon trop succincte, à titre d'exemples sans spécificité véritable, dans des développements ayant un autre objet. L'analogie de leur sujet invite, pourtant, et malgré leur dispersion, à les envisager comme les éléments d'un même ensemble. Car ils acquièrent une spécificité certaine, d'une part en raison de leur présence dans un recueil dont la matière n'est pas le passé mais le présent, dans lequel les personnages sont ceux de la société la plus contemporaine, de l'autre, par le contraste qu'ils semblent introduire dans des lettres clairement définies par la simplicité, la mesure et le naturel. Quelle justification, dès lors, leur reconnaître ? Elle pourra ressortir d'un examen exclusif des textes, visant à dégager des constantes, avant de saisir le degré d'originalité que confère à ces références historiques leur insertion dans la pensée plinienne.

*
* *

Des personnages appartenant à l'histoire doivent inévitablement à cette appartenance leur situation dans le temps, leur gloire et leur grandeur ; ils sont aussi explicitement donnés pour tels. Cette précision exclut ceux dont le nom est seulement cité, au même titre que d'autres, dans une énumération ayant sa propre finalité [3]. Elle exclut également ceux dont l'existence s'est, au moins partiellement, déroulée dans le passé proche du règne de Domitien. Fussent-ils morts au moment de la rédaction ou de la publication du recueil, ils sont, à l'instar des célèbres opposants stoïciens, considérés comme des contemporains par qui a vécu cette période, dont ne sont effacés ni les conséquences ni le souvenir [4].

Les critères définis ne s'appliquent effectivement qu'à quelques figures précises : Xerxès, Sertorius, Caton d'Utique et Arria l'Ancienne [5]. Le roi perse, mentionné dans la seconde partie d'une lettre consacrée, après la mort du poète, à Silius Italicus, au cours d'une méditation sur la fuite du temps, est présenté devant ses troupes rassemblées dans l'Hellespont, versant des larmes à la pensée qu'aucun de leurs membres ne survivra un

fauor) ; VI,2.5 (*neglegentia*, *desidia*, *irreuerentia*) ; VIII,23.2 (*irreuerentia* ; rappr. II,14.4) ; IX,6.2 (*pueriliter*) ; IX,30.4 (*habendi cupido*). Cf. F. Beutel, *Vergangenheit* (cité n. 1), p. 241-254 (les lettres III,20 et II,14 sont plus particulièrement analysées respectivement p. 241-243 et p. 253-254).

3. Tel est, en particulier, le cas des personnages mentionnés dans *Ep.*, V,3.5, dont l'accumulation, destinée à justifier, auprès de ses détracteurs, le goût manifesté par Pline pour la poésie légère, a plus d'importance que l'identité de chacun.

4. Entre dans cette catégorie, en particulier, Arulenus Rusticus (cité dans *Ep.*, I,5.2 & 5 ; I,14.1 ; II,18). Malgré l'admiration dont il est l'objet, il apparaît comme un personnage appartenant à la réalité.

5. Les figures sont citées ici dans l'ordre de leur apparition dans les lettres : *Ep.*, III,7.13 ; III,9.11 ; III,12.2-4 ; III,16.2-13. Le dernier texte est pris en compte isolément dans : H.W. Traub, *Pliny's Treatment of History in Epistolary Form*, dans *T.A.Ph.A.*, 86, 1955, p. 224-226 (art. p. 213-232), qui accorde, toutefois, peu d'importance au contenu ; E. Malaspina, *Arria Maggiore : una 'donna virile' nelle Epistole di Plinio (Ep. III 16)*, dans *De tuo tibi. Omaggio degli allievi a Italo Lana* (Pubblicazioni del Dipartimento di Filologia, Linguistica e Tradizione Classica, 6), Bologne, 1996, p. 317-338 ; E. Radicke, *Die Selbstdarstellung des Plinius in seinen Briefen*, dans *Hermes*, 125, 1997, p. 458-459 (art. p. 447-469).

siècle plus tard. Le second apparaît dans un long compte-rendu du procès de Classicus, où n'est que sommairement rappelé un apologue en action, mis en scène, en Espagne, devant des barbares ralliés à sa cause mais trop impatients d'engager le combat avec les troupes romaines. Caton est décrit dans un billet à Catilius Severus précisant les conditions mises à l'acceptation d'une invitation : rentrant chez lui, ivre, au petit matin, et démasqué par des passants qui, à la découverte de son identité, ont plus de honte que lui. La dernière est l'objet d'une lettre complète, récapitulant, d'après les indications de sa petite-fille Fannia, plusieurs de ses actions, après le décès d'un fils, lors de l'emprisonnement de son mari Caecina Paetus pour sa participation à la révolte de Scribonianus contre l'empereur Claude, puis à diverses reprises, au sein de sa famille.

La liste se distingue par la coexistence de deux aspects apparemment contradictoires : sa brièveté et sa diversité. Elle doit sa concision au petit nombre de ses composants, réduits à quatre. Sa diversité tient à la situation de ces derniers dans l'espace et le temps aussi bien qu'à leurs caractéristiques propres. Masculins ou féminin, grec ou romains, ayant vécu entre le cinquième siècle avant notre ère et le premier siècle, ils sont cités pour des actes ou des propos sans analogie et sans rapport mutuels. Tous, cependant, sont à la fois traditionnels et, puisqu'ils n'y ont aucune autre occurrence, isolés dans les quelque trois cent vingt lettres écrites par Pline lui-même [6]. Leur unité repose sur ces seuls traits, non sur le contenu mais sur la forme.

Forme signifie d'abord présentation externe. À chacune des figures est réservé plus qu'une simple allusion. Une disparité certaine dans la longueur des textes (de quelques mots à une lettre) n'exclut pas la présence de traits récurrents. Tous les extraits contiennent le récit de faits par un narrateur externe, auquel sa position permet de les réduire à l'unité (Xerxès et Caton), de les multiplier (Arria), ou de ne les rapporter que partiellement (Sertorius). Comme elles laissent subsister la structure, ces différences n'affectent pas non plus l'expression. Or celle-ci témoigne partout d'un réel souci de la forme, dont la principale manifestation est le soin apporté au rythme [7]. La brièveté de la référence à Sertorius le rend moins perceptible. Ailleurs, il s'ajoute à l'usage simultané d'autres procédés : dans l'exemple de Xerxès, le recours à un substantif assez rare (*uiuacitas*) [8], la place finale du sujet (*uideantur illae regiae lacrimae*),

6. Tout en étant traditionnels, les personnages choisis ne semblent pas, à l'exception de Caton, les plus fréquemment cités ailleurs (ainsi sont-ils absents dans la correspondance de Cicéron). À l'unicité des mentions, une seule exception : Arria apparaît aussi dans *Ep.*, VI,24.5. Mais elle est de peu de conséquence, en raison de la brièveté de l'indication, qui ne constitue pas le sujet du développement dans lequel elle est insérée.

7. On signalera surtout les passages suivants ; *Ep.*, III,7.13 (in fin.) : *uideantur illae regiae lacrimae* (où l'avant-dernier mot constitue un crétique, le dernier un anapeste) ; III,9.11 : *iussit caudam equi* (où la succession des syllabes est identique à celle de la fin du passage précédent) ; III,12.3 (in fin.) : *ebrius quoque tam uenerabilis erat* (où la succession de quatre syllabes brèves se retrouve à la fois dans les premiers mots et dans les derniers) ; III,16.6 (in fin.) : *abdere lacrimas, operire luctum, amissoque filio matrem adhuc agere* (où l'on notera, en particulier, outre l'asyndète et le chiasme, la similitude du nombre des syllabes entre les deux premiers éléments d'une part et, de l'autre, entre les deux derniers).

8. Les principaux dictionnaires ne font état que d'un nombre restreint d'exemples, tous postérieurs à l'époque augustéenne. Cf. A. Forcellini, *Totius Latinitatis lexicon* (3e ed. rev. J. Furlanetto), Leipzig - Londres, 1839, s.v., IV, p. 461-462 ; W. Freund, *Grand dictionnaire de la langue latine* (trad. N. Theil),

dans celui de Caton, la variété, alliant narration et citation, l'usage de l'oxymore (*ita reprehendit ut laudet*), dans celui d'Arria, la succession de courts récits juxtaposés tous caractérisés, en particulier, par une nette prédominance du discours direct. Des passages jugés secondaires par leur auteur porteraient sans doute la marque d'une moindre préoccupation artistique.

Les mentions de personnages historiques, de fait, ne le sont pas. Elle ne sauraient apparaître comme de simples digressions destinées, par des allusions à un passé prestigieux, à apporter à l'énoncé ornement et ampleur. Ainsi, les lignes consacrées à Xerxès se trouvent-elles annoncées par une indication qui en résume la teneur. Loin de constituer un élément autonome, ce préambule devient partie intégrante de la phrase précédente : une subordonnée consécutive dépendant d'une principale, réflexion sur la brièveté de la vie, qu'il est destiné à appuyer par un exemple, et dont, formellement et intrinsèquement, il est inséparable. Le récit, d'autre part, ne s'achève pas totalement avec son dernier terme. Des conséquences en sont ensuite immédiatement tirées, pour son propre usage, par l'épistolier, qui, précisément, y découvre une incitation à la création littéraire, seul moyen de compenser, même imparfaitement, par une œuvre immortelle, une courte existence [9]. De même, les noms de Caton et de Sertorius, sont introduits le premier dans une proposition relative, le second dans une indépendante, complétant l'une et l'autre une constatation générale, l'existence des devoirs de clientèle ou les conditions du rapport à un public. Ils sont ensuite matière d'un développement, dont, pour finir, sont déduits, à l'intention de Pline et de son correspondant ou d'un associé, un conseil, la nécessité de la modération, et une résolution, celle de ne pas attaquer de front des adversaires [10]. La dernière lettre, enfin, composée de plusieurs anecdotes regroupées autour d'Arria, s'ouvre sur une affirmation abstraite, qui les justifie *a priori*, et se ferme sur une reprise de la même affirmation, dans un énoncé combinant première et seconde personnes du singulier [11]. Tous les textes sont nettement liés par des ressemblances formelles. L'épisode narratif entretient, avec son contexte, des rapports étroits et directs. Dans un même mouvement d'ensemble, il occupe, partout, une position intermédiaire, illustrant ce qui précède et annonçant ce qui suit. Ce qui précède, c'est à dire le général et l'abstrait ; ce qui suit, c'est-à-dire le particulier et le concret. Il permet le passage de l'un à l'autre, de la théorie à la pratique.

La pratique est clairement celle de Pline, envisagé seul ou avec le destinataire des lettres. Les références ont donc une utilité, à comprendre non par rapport à leur contenu mais par rapport à leur auteur. L'attitude de Xerxès le conduit à une prise de conscience plus aiguë de la brièveté de la vie et du rôle de l'œuvre littéraire, celle de Sertorius à l'adoption d'une tactique de défense dans le procès de Classicus. Les différents actes

Paris, 1858-1865, s.v., III (1865), p. 596 ; *Oxford Latin Dictionary*, Oxford, 1982 (réimpr. corr. 1996), s.v., p. 2081 ; *Le Grand Gaffiot*, Paris, 2000, s.v., p. 1715.

9. *Ep.*, III,7.14. Rappr. *Ep.*, I,3.4 ; II,10.4 ; III,10.6 ; V,5.8.

10. *Ep.*, III,12.1 (affirmation générale) et 4 (conseil, à la première personne du pluriel) ; *Ep.*, III,9.10 (affirmation générale) et 11 (*in fine* : résolution, également formulée à la première personne du pluriel).

11. *Ep.*, III,16.1 et 13 (la similitude est non seulement mise en évidence par le recours au même vocabulaire, mais soulignée par l'épistolier lui-même).

d'Arria confirment sa conviction de la fausseté de la gloire, l'ivresse de Caton celle de la nécessité de la mesure dans le dîner prévu avec Catilius Severus. La variété des suites données ne remet pas en cause la permanence du lien établi avec l'épistolier.

Partout, de plus, subsiste au moins une notation laudative. Caton, dans l'ébriété même, reste vénérable (*uenerabilis*) et garde son prestige (*auctoritas*) [12]. Arria accomplit des gestes admirables (*mirabilia*) [13]. Xerxès, en pleurant, est digne de louanges [14]. Malgré une attitude politique et une hostilité à Rome qui, le plus souvent, ne lui attirent guère d'estime [15], Sertorius fournit un exemple de conduite, dont la mise en pratique suffit à révéler l'appréciation positive [16]. Et cette appréciation le place sur le même plan que les précédents.

L'homogénéité résulte de la position attribuée aux figures célèbres. Directement ou indirectement imitées par Pline, celles-ci deviennent, par là même, des modèles. Caton l'est évidemment par son sérieux et sa dignité, qualités que son défaut même contribue à faire ressortir plus nettement. Arria prouve sa maîtrise de soi lorsqu'elle cache la douleur causée par la perte de son fils, son courage lorsqu'elle s'oppose aux soldats qui emmènent à Rome son époux prisonnier ou recherche par tous les moyens une mort que ses proches tentent d'empêcher. Xerxès et Sertorius se distinguent par des manifestations différentes d'une certaine forme de sagesse. On discerne, chez le roi des Perses, à la fois lucidité face à la réalité de l'existence humaine et quelque respect d'autrui qui l'incite, malgré sa suprématie, à ne pas mépriser la vie de ses soldats. La conduite de Sertorius révèle jugement et prudence. Il est aisé de reconnaître nombre de vertus traditionnelles, caractéristiques de multiples personnages pliniens et que l'épistolier se prête aussi fréquemment à lui-même, successivement : *grauitas*, *temperantia* et *fortitudo*, *iudicium* et *reuerentia*, *iudicium* et *prudentia* [17].

Elles sont symbolisées par des personnages en action, que Pline n'introduit qu'après l'énoncé d'une vérité ou de ce qui est tenu pour tel. Entre les deux, la relation est directe. Elle ne diffère pas fondamentalement, malgré une moins grande précision, du rapprochement philosophique entre précepte et exemple [18]. Le précepte, ici, s'affaiblit en simple

12. *Ep.*, III,12.3. On ajoutera la fin du § 4 (dans laquelle est à noter la place finale du verbe *laudare*).
13. *Ep.*, III,16.2. Rappr. § 13 (*maiora*).
14. *Ep.*, III,7.13 (*dignae ... laude*).
15. P. ex. Tac., *Hist.*, IV,13.
16. *Ep.*, III,9.11 (on relèvera l'usage du substantif *exemplum*).
17. Sur ces vertus des modèles traditionnels : H.W. Litchfield, *National* Exempla Virtutis *in Roman Literature*, dans *HSPh*, 25, 1914, p. 28-34 (art. p. 1-71). Rappr. p. ex. *Ep.*, I,22.1 ; III,3.1 (*grauitas*) ; I,12.9 ; V,16.3 (*temperantia*) ; I,22.7 ; VII,19.7 (*fortitudo*) ; III,8.1 ; VII,24.5 (*reuerentia*) ; III,11.9 ; VI,20.2 (*prudentia*) ; I,21.1 ; IV,5.1 ; X,13 (*iudicium*). À lui-même, Pline attribue des vertus semblables : *temperantia* p. ex. dans *Ep.*, I,7.3, *fortitudo* p. ex. dans *Ep.*, II,11.19 ; *prudentia* p. ex. dans *Ep.*, X,62 (la reconnaissance de cette qualité est prêtée à l'empereur), *iudicium* p. ex. dans *Ep.*, VII,26.3 (de façon indirecte). Les termes *grauis* ou *grauitas* ne sont jamais appliqués à l'épistolier, mais celui-ci se reconnaît la *seueritas* (*Ep.*, VII,4.1), qui n'en est guère éloignée. Seule est ignorée la *reuerentia*.
18. Cp. *Rhet. Her.*, IV,10 (où sont associés les deux termes *exempla* et *praecipere*). D'autres, au contraire, distinguent, dans la formulation, *praecepta* et *exempla* (p. ex. Quint., *Inst. or.*, XII,2.30 ; Suet., *Aug.*, 89.4). On sait que la distinction entre *decreta* et *praecepta* est faite, en particulier, par Sénèque (p. ex.

constatation d'une donnée métaphysique (Xerxès), morale (Arria) ou imposée par les conventions et la réalité sociale (Caton, Sertorius). Surtout destiné à éclairer la compréhension, l'exemple perd son aspect moralement contraignant. La conduite de Caton n'est que l'occasion indirecte d'une reconnaissance de sa propre infériorité. Celle de Sertorius est volontairement imitée sans être suivie pas à pas. Celles de Xerxès ou d'Arria ne sont qu'approuvées, non destinées à être intégralement transposées. Dans un cadre philosophique, Pline insère une conception héritée de la rhétorique, dont la définition la plus complète est donnée par l'auteur de la *Rhétorique à Herennius* : *Exemplum est alicuius facti aut dicti praeteriti cum certi auctoris nomine propositio ... Rem ornatiorem facit ... apertiorem ... probabiliorem. Ante oculos ponit cum exprimit omnia perspicue ut res prope dicam manu temptari possit* [19]. Les figures historiques des lettres illustrent la plupart des exigences formulées. Pour la forme, nombre de procédés, tels que l'insertion fréquente, dans le récit, d'extraits en style direct, sont propres à leur donner le relief souhaité par le rhéteur. Pour le fond, la correspondance est exacte : actes et paroles, appartenant au passé, ne sont pas anonymes. Également semblable est, enfin, le but poursuivi : les références, par le travail formel dont elles sont issues, relèvent d'une volonté esthétique en même temps qu'elles donnent nécessairement plus de poids à l'affirmation générale qui les précède. Elles deviennent des exemples rhétoriques sans pour autant perdre tout à fait leur valeur de modèles et peuvent ainsi se définir comme philosophico-rhétoriques. Cette dualité fonde leur unité et leur spécificité.

*
* *

Ep., 6.5 ; 94 ; 95.66). Elle trouve, dans la correspondance de Pline, au moins un autre écho (*Ep*., VII,26.4), réel bien qu'il reste approximatif, dans la mesure où, alors que *decreta* et *praecepta* sont deux formes prises par les mêmes principes abstraits, Pline, au contraire, rejette toute théorie philosophique. Cf. J.M. André, *Pensée et philosophie dans les « Lettres » de Pline le Jeune*, dans *R.É.L.*, 53, 1975, p. 236-237 (art. p. 225-247), dont l'affirmation, cependant, manque de nuance.

19. *Rhet. Her.*, IV,62 : « L'exemple est la citation d'un fait ou d'un propos du passé accompagné du nom d'un auteur déterminé ... Il rend le développement plus brillant ... plus clair ... plus plausible. Il met l'objet sous les yeux quand il traduit nettement tous les détails au point qu'on peut, pour ainsi dire, presque le toucher du doigt ». Après celle d'Aristote, dans *Rhet*., I,2 (1356b) et II,20 (1393a), d'autres définitions théoriques sont données ailleurs, p. ex., dans les textes latins : *Rhet. Her.*, IV,2-5 (les fonctions des *exempla*) ; Cic., *Inu*., I,49 (un fondement de l'*exemplum* : *auctoritas* (cp. *Top*., 24) et sa fonction de *confirmatio*) ; *Top*., 44 (un autre fondement de l'*exemplum* : *similitudo* ; cp. *De or.*, 169) ; *Or*., 120 (les effets de l'utilisation des *exempla* tirés de l'histoire : *delectatio*, *auctoritas*, *fides* ; cette dimension historique semble prédominante dans la conception plinienne : l'affranchi Pallas (cf. *Ep*., VIII,6), considéré par d'autres comme un exemple à suivre, *exemplum*, est tenu pour un faux exemple par l'épistolier, non seulement en raison de ses vices intrinsèques mais parce qu'il ne peut être rapproché (§ 2) des grands personnages de l'histoire) ; Quint., *Inst. or.*, V,11.6 (une fonction des *exempla* : *ad persuadendum*) ; Plin., *NH*, XXXVII,165 (*manifestissimum exemplum*) ; elles ne sont pas essentiellement différentes, seulement plus limitées.

La place de la notion dans l'œuvre de Pline est plus précisément envisagée dans : H.P. Bütler, *Die geistige Welt* (cité n. 2), p. 88-91 ; F. Trisoglio, *La personalità di Plinio il Giovane nei suoi rapporti con la politica, la società e la letteratura* (Memorie dell'Accademia delle Scienze di Torino. Classe di Scienze Morali, Storiche e Filologiche, serie 4, nº 25), Turin, 1972, p. 127 ; R. Gazich, *Retorica dell'ostensione nelle lettere di Plinio*, dans *Letteratura latina dell'Italia settentrionale. Cinque studi*. P.V. Cova, R. Gazich, G.E. Manzoni, G. Melkani ed. (Vita e Pensiero. Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore), Milan, 1992, p. 165-170 et p. 178-195 (art. p. 141-195).

Les différents personnages perdent leur dimension historique pour acquérir une fonction dans leur contexte immédiat. En effet, de figures qui ne sont pas véritablement décrites et d'événements qui ne sont pas rapportés pour eux-mêmes, la source n'est vraisemblablement pas à chercher dans l'histoire. Et les fait retenus, dont l'exactitude reste difficile à vérifier, se trouvent effectivement repris, à titre d'exemples, dans nombre d'autres textes. Il est à peine besoin de rappeler la place prise par Arria et surtout par Caton [20]. Tel est aussi le cas d'épisodes mineurs. Transmis par des historiens, Valère-Maxime ou Plutarque, celui de Sertorius est aussi utilisé par des poètes, qui, comme le fait Horace, comparent leur propre méthode à celle que le général espagnol recommande à ses hommes [21]. Celui de Xerxès apparaît, depuis Hérodote, dans des œuvres aussi diverses qu'antérieurement, des traités de Sénèque ou, postérieurement, une lettre de saint Jérôme [22]. Tous relèvent moins de la réalité que de la tradition littéraire.

À cette dernière, la référence est explicite et, par là, volontaire. Dans les deux passages les moins étendus, le seul indice est l'ajout, à un substantif qui, sans autre précision, suffirait à présenter le sujet (*exemplum*, dans le cas de Sertorius, *lacrimae* dans celui de Xerxès), de l'adjectif démonstratif *ille* [23], qui le rattache à un fonds commun culturel. À l'intention de Catilius Severus, Pline présente Caton à partir d'une citation, et sous l'autorité, de César [24]. Arria n'est pas désignée par son simple nom mais par le groupe *Arria illa* et exclusivement associée au mot fameux qui, lors de son suicide, lui valut sa renommée. D'autre part, à la fin de chacun des autres épisodes relatés, le retour est constant au célèbre *Non dolet, Paete* [25]. Autant qu'elle en est la manifestation, la réplique assure la continuité du rattachement délibéré à la tradition.

L'exemple de Sertorius est, à cause de sa brièveté, le moins révélateur. Il reste, toutefois, le plus fidèle à ses origines, dans la mesure où la teneur de l'apologue est globalement respectée. Pline agit comme le conseillait Sertorius, en attaquant ses adversaires successivement. Il fait seulement abstraction des circonstances qui entourent ou justifient le récit comme de tous ses détails, omettant personnages, péripéties et précisions diverses. Ne

20. Le personnage d'Arria dépasse le cadre de la littérature puisqu'il est aussi mentionné sur des documents épigraphiques, p. ex. dans une épitaphe d'Anagnia : *CIL*, X, nº 5920 (= *ILS* nº 6261 ; *Carm. Epigr.* nº 423, in edit. F. Buecheler, *Anthologia Latina*, pars posterior, I (Bibliotheca Teubneriana), Leipzig, 1895, p. 197). Les références sont récapitulées dans *RE*, II.1 (1895), s.v. *Arrius*, nº 39, col.1259 ; *ThLL*, II (1900-1906), s.v. *Arrius*, col.643-644. L'importance de celui de Caton est telle qu'elle a pu donner lieu à plusieurs études : B. Busch, *De Marco Porcio Catone Uticensi quid antiqui scriptores aequales et posteriores censuerint*, diss. Münster, 1911 ; P. Pecchura, *La figura di Catone Uticense nella letteratura latina*, Turin, 1965 ; R.J. Goar, *The Legend of Cato Uticensis from the First Century B.C. to the Fifth Century A.D. (With an Appendix on Dante and Cato)* (Collection Latomus, vol.197), Bruxelles, 1987 (le passage de Pline est envisagé p. 64-65).

21. Val. Max., VII,3.6 ; Plut., *Sert.*, 16 ; Hor., *Epist.*, II,1.45-49.

22. Hdt., VII,45-52 ; Sen., *Breu.*, 17.1 ; *De ira*, III,16 ; *Ben.*, VI,31.1-11 ; Hier., *Ep.*, 60.18. D'autres textes sont mentionnés dans S. Borzsak, *Der weinende Xerxes. Zur Geschichte seines Ruhmes*, dans *Eos*, 56,1966, p. 41 n. 11 et (pour des exemples plus tardifs), p. 42-47 (art. p. 39-52).

23. *Ep.*, III, 7.13 (*illae regiae lacrimae*). Rappr. *Ep.*, III, 9.11 (*illud Sertorianum exemplum*).

24. *Ep.*, III,12.2-3. La source directe de Pline est l'*Anti-Caton* de César (cf. Plut., *Caes.*, 54), dont une phrase (§ 3) est une citation. Cf. R. Goar, *The Legend of Cato* (cité n. 20), p. 64.

25. *Ep.*, III,16.2 (*Arriae illius*). Le mot d'Arria est cité § 6, rappelé § 9 et de nouveau cité (avec une inversion de termes) § 13.

reste que l'indication du meilleur comportement. Grâce à une sorte de stylisation, le fait, d'anecdote qu'il était, devient vérité universelle.

Caton d'Utique, au contraire, dépeint dans une conduite quasi quotidienne, ne perd pas sa réalité. D'autres sources attestent d'un penchant pour le vin, qui l'incitait à de fréquentes beuveries nocturnes [26]. Mais elles le mentionnent brièvement. Expliqué par la lourdeur de charges politiques rendant nécessaire une forme de délassement ou ne laissant d'autre occasion de discuter avec les philosophes, il est à la fois justifié et pardonné. Car c'est là l'unique défaut d'un homme irréprochable, devenu symbole de la sagesse et des plus hautes vertus [27], qui, loin d'en être ternies, se trouvent rehaussées par la rigidité même que, par ailleurs, certains lui reconnaissent [28]. Concédant à Caton sérieux et prestige, Pline n'ignore pas un mythe ancien et durable. Il ne lui accorde pourtant qu'une place restreinte. L'éloge est fugitif, sans commune mesure avec les panégyriques d'autres auteurs, tels Cicéron ou Sénèque. Sans l'abolir totalement, l'ivresse prend le pas sur la grandeur. Le rapport généralement établi se trouve inversé. Et le personnage reçoit un éclairage inhabituel. Sans doute l'épistolier se réclame-t-il d'au moins un précédent, l'*Anti-Caton*, pamphlet de César contre son adversaire politique. Mais le choix même d'un texte marginal ne laisse pas d'être à lui seul significatif d'une volonté d'originalité.

C'est à une intention semblable que répond la présentation de Xerxès. De la longue narration de ses prédécesseurs, Pline n'extrait qu'un détail, les larmes versées, le plus souvent ignoré [29], décrit par le seul Hérodote [30]. Une indication mineure acquiert une importance exclusive. Surtout, elle change de signification. Dans la narration de l'historien, l'émotion de Xerxès se double d'un sentiment de satisfaction face au nombre des soldats déployés [31]. Dans la lettre de Pline, elle n'est plus que le signe d'une conscience aiguë de la fragilité humaine. Et celui qui, ailleurs, incarne l'orgueil et la démesure [32], devient symbole de compassion et d'humilité.

26. Cf. Sen., *Tranq.*, 17.4 ; Mart., II,89.1-2 ; Plut., *Cat. min.*, 6 ; Suet., *Caes.*, 53.1. On peut ajouter : Hor., *Carm.*, III,21.11-12, si toutefois l'appellation *priscus Cato* peut s'appliquer à Caton d'Utique - hypothèse qui semble avoir les faveurs de O. Cammelli, *Un luogo controverso di Orazio e un'epistola di Plinio*, dans *Athenaeum*, 18,1930, p. 361-364, sans que soit adoptée une position claire - mais qui n'est pas la plus vraisemblable (le passage n'est pas cité par R. Goar, *The Legend of Cato* (cité n. 20), p. 23-25).

27. Parmi de très nombreuses références, on relèvera : Cic., *Off.*, II,66 (*illud lumen*) ; Sen., *Const.*, 2.2 ; *Tranq.*, 16.1 (*uirtutum uiua imago*) ; *Ep.*, 95.69-71 ; Mart., I,8 (*consummatus*) ; I,78.9 (*magnus*). Cf. R.J. Goar, *The Legend of Cato* (cité n. 20), p. 13-21 (sur les références cicéroniennes et contemporaines de Caton) ; p. 35-42 (sur les références chez Sénèque) ; p. 61-63 (sur les références chez Martial).

28. P. ex. Cic., *Mur.*, 60 ; Mart., I, praef., 8. Sur ce dernier : A. Nordh, *Historical Exempla in Martial*, dans *Eranos*, 52, 1954, p. 224-238.

29. L'épisode est pourtant mentionné dans des textes particulièrement divers, depuis Hérodote (VIII,45-52) ; p. ex., Dio Chrys., *Or.*, III,31 et, dans les œuvres latines : Nep., I (*Them.*), 2.2 ; XXI (*Reg.*),1.3 ; Curt., V,6.1 ; moins précisément : Cic., *Tusc.*, V,20 ; Sen rhet., *Suas.*, 2.17-18 ; Sen., *Ben.*, VI,31.1 ; Amp., 13.4. Cf. S. Borzsak, « Der weinende Xerxes » (cité n. 22), surtout p. 40-47.

30. Elle semble inconnue en dehors de Hdt., VIII,45 et d'une allusion de Sénèque (*Breu.*, 17.1-2).

31. Hdt., VIII,45 (ἑωυτὸν ἐμακάρισε). L'expression de la pitié n'est pas absente (*ibid.*, VIII,46) ; mais elle n'est pas exclusive. De plus, la mention, contrastant avec toutes les autres apparitions du personnage de Xerxès, ne semble pas dépourvue d'un certain artifice et paraît, à la lecture, surtout destinée à introduire la longue digression qui la suit, mise dans la bouche de l'oncle de Xerxès, Artabane, dont on ne voit pas comment elle aurait pu être autrement insérée dans le récit.

32. Cf. Cic., *Tusc.*, V,20 (Xerxès incarne la démesure et la recherche du plaisir, *libido*) ; Sen. rhet., *Suas.*, 2.2 (*superba felicitas*) ; Sen., *Breu.*, 17.1 (*rex insolentissimus*) ; *Ben.*, VI,1 (*animum tumentem*) et 4

Par une réduction à une caractéristique unique, objet d'une interprétation nouvelle, il subit une profonde modification.

Aussi profonde est celle que subit Arria l'Ancienne ; mais elle intervient au terme d'un processus distinct. Alors que, pour la plupart des auteurs, le personnage se résume, en quelque sorte, tout entier dans la phrase qui précède son suicide, Pline le retrouve dans d'autres épisodes de sa vie. Oubliés de tous puisqu'ils ne sont plus connus que par sa petite-fille Fannia, ceux-ci n'ont pas la célébrité du précédent. C'est pourtant à eux qu'est accordée la plus large place, quantitativement, par la longueur du développement qu'ils reçoivent [33], et qualitativement, dans la mesure où les actions méconnues sont jugées supérieures [34]. Accomplies sans la perspective de la gloire et de l'immortalité, elles témoignent d'un courage et d'une noblesse égaux, mais d'un plus profond désintéressement, menées à bien avec moins d'outrance, de plus de retenue, laissant place au sentiment, d'une plus grande humanité [35]. L'acte que tous citent en exemple avait plus d'éclat que de grandeur. En relativisant sa portée, Pline adopte une attitude critique face à une tradition qui, si elle n'est pas complètement rejetée, se trouve, néanmoins, assez ouvertement dévalorisée.

Les quatre exemples résultent d'une double démarche de schématisation et de restriction, dont des modalités d'application différentes ne remettent pas en cause l'unité. Partout, Pline puise principalement ailleurs que parmi les données les plus courantes, qui, sans être effacées, ne jouent plus qu'un rôle secondaire. Sa position n'est pas toujours exclusivement critique, mais elle n'est jamais entièrement approbatrice.

Car elle se fonde sur des critères qui lui sont propres. Toutes les figures [36] perdent beaucoup de leur prestige et aucune n'est dépourvue de défauts. Caton, cédant à l'ivresse, ne peut plus guère passer pour symbole parfait de rigueur morale. Alors même que Xerxès contemple l'une des manifestations de son pouvoir, il se laisse aller à pleurer. Bien qu'il mérite l'immortalité [37], le suicide d'Arria est presque traité par prétérition, quand sont minutieusement narrées d'autres actions d'apparence moins dignes : Arria donnant, après la mort de son fils, libre cours à des larmes refoulées à

(*hominem nimia aestimatione sui furentem*) ; *De ira*., III,16 (Xerxès exemple de démesure et de cruauté). D'autres références sont données dans S. Borzsak, *Der weinende Xerxes* (cité n. 22).

33. Ceux-ci occupent la quasi-totalité de la lettre, à l'exception des deux premiers et du dernier paragraphes. Voir la remarque, trop fugitive, faite par E. Cizek, *L'époque de Trajan. Circonstances politiques et problèmes idéologiques* (Collection d'Études Anciennes), Paris & Bucarest, 1983, p. 143 et celles de P.V. Cova, *Lo stoico imperfetto. Un'immagine minore dell'uomo nella letteratura latina del principato* (Studi e Testi dell'Antichità), Naples, 1978, p. 89. *Contra* : F. Trisoglio, *La personalità* (cité n. 19), p. 127.

34. *Ep*., III,16.2 (*non minora*, *mirabilia*) ; 6 (*maius*) ; 13 (*maiora*).

35. Cf. *Ep*., III,16.6. Cf. *Ep*., III,16.6. Le suicide d'Arria est qualifié par les adjectifs *praeclarus*, *immortalis* et *diuinus*. Rapproché des deux premiers, le dernier peut ne représenter que le troisième palier d'une gradation et ne pas avoir une signification fondamentalement différente (cf. *Forcellini*, II, s.v., p. 112 ; *Freund*, I, s.v., p. 864 ; *Oxford*, s.v., p. 364 ; *ThLL*, VI (1909-1939), s.v., col.1619-1625, surtout col.1624, l.11 - col.1625, l.7). Il n'est, cependant, pas exclu que l'adjectif, volontairement atténué par l'adverbe *paene*, selon un usage fréquent chez Cicéron (cp. Cic., p. ex. *Phil*., 2.39 ; *Rep*., I,45 ; *Diu*., I,53), conserve son sens initial.

36. Le personnage de Sertorius, en raison de la concision de la référence, ne peut ici être pris en compte.

37. *Ep*., III,16.6 (*uocem immortalem et paene diuinam*).

grand peine quelques instants plus tôt, suppliant et suivant un navire de la flotte romaine sur une barque de pêcheur [38]. Les héros deviennent des hommes. Et homme signifie ici individu. Car tous agissent contre les règles collectives. Caton ne se conforme pas aux usages en regagnant sa demeure à l'heure où les autres sortent pour accomplir leurs obligations quotidiennes. Le Grand Roi semble momentanément oublier sa puissance. Arria rejette l'autorité romaine en soutenant la révolte de Scribonianus, avant de résister aux soldats de l'empereur. L'opposition résulte moins d'une affirmation de sa propre liberté qu'elle ne s'accompagne d'une indifférence au rang social. Caton s'est couvert d'un pan de sa toge pour se soustraire aux regards et Arria accepterait d'accomplir des tâches d'esclave. Xerxès, lui, se distingue par son humilité. Humanité et désir d'obscurité sont les deux caractéristiques permanentes.

Elles s'opposent, pourtant, aux fondements mêmes de la notion philosophique d'*exemplum*. Des personnages agissant dans l'ombre et qui ne dissimulent pas leurs faiblesses ne sauraient devenir des modèles de conduite — cela, du moins, si cette conduite est définie par sa conformité à des valeurs traditionnelles de gloire et d'héroïsme.

Ils personnifent, en effet, d'autres valeurs. Caton est loué pour conserver, malgré son vice, une certaine grandeur. Se dissimulant sous son vêtement pour garder sa dignité, il devient un exemple, moins de force d'âme que de respect de soi. Xerxès mérite l'éloge pour ses larmes, manifestation d'un sentiment, la pitié. Même dans sa révolte, Arria n'est pas blâmée mais approuvée. Elle l'est dans une série d'épisodes rapprochés par une référence commune, à l'amour, qui acquiert assez d'importance pour devenir raison de vivre ou de mourir, dans sa réplique à l'épouse de Scribonianus, à laquelle elle reproche de continuer à vivre malgré la mort tragique de son mari [39], ou sa réponse à son gendre Thraséa, avec lequel elle accepterait que sa fille mourût si tous deux avaient, à l'instar d'elle-même et de Paetus, longtemps vécu dans une parfaite concorde [40]. Arria cache la douleur éprouvée à la mort de son fils afin de ménager les possibilités de guérison de Caecina Paetus [41]. Pour suivre ce dernier, elle avance un unique argument : sa volonté de lui prodiguer les soins les plus humbles [42] — conduite qui, à l'égard d'un personnage déchu de son rang et de sa liberté, n'est dictée que par l'amour. Le souci de soi-même, la compassion et l'amour : telles sont les justifications de l'éloge. La préoccupation de l'individu a remplacé celle de la renommée, les sentiments la grandeur d'âme.

Or ce sont là les valeurs dominantes dans les *Lettres*. Les coïncidences sont nombreuses et profondes entre les comportements décrits et celui de

38. *Ep.*, III,16.3-5 (surtout § 5) & 7-9. La révolte du légat propréteur d'Illyrie contre l'empereur Claude est mentionnée, malgré sa brièveté dans le temps, par les principaux historiens anciens : Dio Cass., LX,15-16 ; Suet., *Claud.*, 13.2 ; 35.2 ; Tac., *Ann.*, XII,52 ; *Hist.*, I,89 ; II,75 ; mais ceux-ci semblent ignorer le personnage d'Arria.

39. *Ep.*, III,16.9.

40. *Ep.*, III,16.10. L'épisode, relaté dans son ensemble par Tacite (*Ann.*, XVI,34), est à situer en 66 (cf. A.N. Sherwin-White, *The Letters of Pliny. A Historical and Social Commentary*, Oxford, 1966, p. 249).

41. *Ep.*, III,16.4.

42. *Ep.*, III,16.8 (on notera le terme *seruolos*).

l'épistolier. Lui aussi affirme, à plusieurs reprises, son souci de lui-même, sa compassion ou son amour [43]. La coïncidence va souvent plus loin qu'une simple similitude. Qu'il suffise de deux exemples. La brièveté de l'existence, qui arrache des larmes au superbe Xerxès, est, dans la correspondance, un sujet de lamentation quasi permanent [44]. La véritable grandeur d'Arria tient, autant qu'à sa douleur, à la maîtrise qu'elle a d'elle-même et qui lui permet, en présence de son époux, de ne pas s'y livrer sans retenue [45]. Arria reste stoïcienne, par la possession d'une qualité dans laquelle les philosophes du Portique voient le fondement de la sagesse [46]. Elle ne se confond pas, pour autant, avec le sage, qui triomphe de la douleur, alors qu'elle-même s'y abandonne par intermittence, quand les circonstances le permettent. Ce stoïcisme qui n'exclut pas le sentiment, mais tente d'en limiter la place, est précisément le stoïcisme de Pline. Ainsi, tout en déplorant la mort des deux sœurs Helvidia au point d'en être affligé, celui-ci s'efforce-t-il de ne pas dépasser la mesure [47]. Répondant à Pompeius Saturninus qui lui avait annoncé le décès de Julius Avitus, il ne manque pas d'exhaler la peine que lui cause la mort prématurée d'un jeune homme plein de qualités et de promesses. Malgré cela, la plainte est brutalement interrompue par le refus de s'abandonner au chagrin, qui conduit à mettre fin à une lettre dont la rédaction avait fait jaillir des larmes [48]. Cette double exigence individuelle est justement celle qui, dans les *Lettres*, définit explicitement l'homme : *Hominis est adfici dolore, sentire, resistere tamen* [49]. À cette définition se conforment aussi bien Arria que Pline.

Les personnages célèbres du passé deviennent donc partie intégrante de la pensée plinienne, dont ils illustrent les principes dominants et peuvent ainsi accroître le crédit. Dépourvus d'une grande partie de leurs aspects conventionnels, ils le sont en même temps, très largement, de leur fonction première [50].

*
* *

Car c'est à d'autres qu'est dévolue cette fonction, celle d'*exemplum*. Si la plupart des multiples figures de la correspondance peuvent, par les nombreuses qualités qui leur sont prêtées, apparaître comme des modèles,

43. P. ex. *Ep.*, I,9.5 ; V,6.45-46 (souci de soi) ; IV,21.2 ; V,5.7 (compassion) ; II,3.5 ; X,26.3 (amour).

44. P. ex. *Ep.*, II,10.4 (conseil à Octavius) et *Ep.*, V,5.8 (exhortation de Pline à lui-même).

45. *Ep.*, III,16.5.

46. Cf. p. ex. Sen., *Ep.*, 94.5 (= *Stoicorum Veterum Fragmenta*, I, p. 81 nº 359), selon lequel le seul remède à la douleur est l'*obstinatio animi*.

47. *Ep.*, IV,21.2 (*adficior dolore nec tamen supra modum doleo*). Rappr. *Ep.*, VIII,17.6 (*est dolendi modus*).

48. *Ep.*, V,21.6. Rappr. *Ep.*, VIII,19.2 (*imperare ... dolori ... potui*).

49. *Ep.*, VIII,16.4 : « Le propre de l'homme est d'être affecté par le chagrin, d'y être sensible, tout en y résistant ».

50. On opposera, à ce propos, l'utilisation du personnage de Caton dans les lettres de Pline et dans celles de Sénèque, où il est considéré comme un modèle à suivre ou une sorte de phare guidant l'action et à la lumière duquel il convient de vivre et de se juger soi-même (p. ex. Sen., *Ep.*, 24.6 ; 104.21). Sur l'utilisation par le philosophe de la figure de Caton et, plus largement, des exemples historiques : R.G. Mayer, *Roman Historical Exempla in Seneca*, dans *Sénèque et la prose latine* (Entretiens pour l'Étude de l'Antiquité Classique, 36), Vandœuvres - Genève (Fondation Hardt), 1991, p. 141-169, surtout p. 153-168.

certaines d'entre elles sont mentionnées à ce titre. Quelques-unes le sont indirectement, grâce aux indications tirées du contexte : une volonté d'imitation (pour Arrius Antoninus et divers contemporains) [51], ou un jugement globalement favorable (pour Fannia et une compatriote anonyme) [52]. La plupart le sont de façon directe par un regroupement avec les substantifs *exemplum* ou *exemplar*. Le premier est associé aux personnages les plus nombreux : Serrana Procula, Vestricius Spurinna, Calpurnia Hispulla, Pomponius Bassus, Titinius Capito, l'épouse défunte de Macrinus, Quintianus, la femme de Spurinna [53] et, à deux reprises, Pline lui-même [54]. Le second l'est également à Pline [55], mais aussi à Verginius Rufus et Cornutus Tertullus [56]. Le catalogue frappe avant tout par son hétérogénéité. D'une part, Pline est mis sur le même plan que bien d'autres. Ceux-ci, d'autre part, hommes ou femmes, jeunes ou plus âgés, sont familiers (Verginius Rufus, Calpurnia Hispulla), amis proches (Cornutus Tertullus), lointaines connaissances (Quintianus), voire simples noms (Serrana Procula, aïeule de Minicius Acilianus, recommandé comme un parti possible pour la fille d'Arulenus Rusticus), parfois totalement inconnus. Morts (Verginius Rufus) ou vivants, ils sont obscurs au point de rester anonymes ou ont, au contraire, acquis, dans la société de leur temps, haut rang et notoriété, grâce à une carrière achevée (Arrius Antoninus, Vestricius Spurinna, Pomponius Bassus) ou encore en cours (Cornutus Tertullus). Aucun ne ressortit à l'histoire ; tous appartiennent à l'époque la plus récente et sont, au moins par ouï-dire, connus de l'auteur.

Malgré cela, une large proportion des passages contient simultanément une référence au passé. Celle-ci peut se présenter sous deux formes principales : l'établissement d'une comparaison ou l'application de termes tels que *antiquus* et *antiquitas*. La différence demeure sans incidence profonde. Ainsi les propos de Spurinna sont-ils pleins de dignité antique (*antiquitas*) [57]. Prenant, malgré les risques encourus, la défense d'Herennius Senecio, Pline donne, au dire de l'empereur Nerva, un exemple semblable à ceux des anciens (*exemplum ... simile antiquis*). Parmi les autres personnages, Verginius Rufus et Cornutus Tertullus sont de véritables représentants du passé (*exemplar aeui prioris* pour le premier, *exemplar antiquitatis* pour le second) ; et la femme de Macrinus aurait pu être citée en exemple même si elle avait vécu à une époque ancienne (*uxor singularis exempli etiam si olim fuisset*) [58]. Tels sont, réduits à l'essentiel, les textes les plus significatifs. Leur variété formelle est assez importante pour que l'indication ne soit pas seulement dictée par un même souci stylistique. De la diversité des personnages, il ressort que le rattachement au passé ne

51. *Ep.*, V,15.1 et V,14.4 (où est utilisé le même verbe *aemulari* ; cp. *Ep.*, III,1.1).
52. *Ep.*, VII,19 et VI,24.
53. Successivement : *Ep.*, I,14.6 ; III,1.11 ; IV,19.1 ; IV,23.4 ; VIII,12.1 ; VIII,5.1 ; IX,9.2 ; III,1.5. Cf. F. Trisoglio, *La personalità* (cité n. 19), p. 133.
54. *Ep.*, I,8.8 ; VII,33.3.
55. *Ep.*, VI,11.2.
56. *Ep.*, II,1.7 & V,14.3.
57. *Ep.*, III,1.6.
58. Les références ont été citées n. 53 à 56.

dépend ni de l'identité de chacun ni de sa relation avec l'épistolier, pas plus qu'il n'est justifié par une situation exceptionnelle ou singulière. La seule explication possible reste la reconnaissance d'une valeur intrinsèque à l'antiquité.

Celle-ci constitue le modèle ultime. Le vocabulaire qui la désigne peut, sans précision supplémentaire, se charger d'une valeur laudative [59]. Antiquité devient synonyme de perfection. Les personnages se caractérisent, eux-mêmes, par leur excellence. Ils ne possèdent que des vertus (*uirtutes*), qui les rendent dignes d'admiration (*admirari*) et d'éloge (*laudabilis*), en font des gens de bien entre tous (*bonus*, *maximus*, *pulcher*, *sanctus*, *uenerabilis*), voire les ornements de leur siècle (*ornamentum*), et dont la majeure partie des passages contiennent l'énoncé : respect de l'ordre, persévérance, sérieux, honnêteté, courage [60]. Or ce sont exactement les qualités dominantes des autres figures exemplaires, souvent désignées par les mêmes termes, ou par des synonymes. Le respect de l'ordre caractérise aussi Spurinna, la persévérance Fannia, le sérieux Serrana Procula, l'honnêteté Quintianus, Pline lors de la dédicace de la bibliothèque de Côme, le courage Fannia [61]. Leur indépendance par rapport au passé n'est donc qu'apparente. D'autres comparaisons pourraient être approfondies qui ne tendraient qu'à confirmer cette conclusion.

Les traits mis en évidence se confondent avec les vertus caractéristiques de l'image traditionnelle du bon Romain [62]. Dans nombre de portraits, elles ne sont pas les seules ; et les contemporains font en outre preuve de bonté ou d'amabilité [63]. Là ne sont pas, cependant, les titres qui leur valent d'être posés en exemples. Le cas le plus suggestif est celui de Fannia. Elle doit sa grandeur non à une vertu portée à un degré extrême, mais à une multiplicité de qualités, morales et humaines, possédées simultanément, et à la capacité même de les concilier [64]. Mais, dans les dernières lignes de la lettre qu'il lui consacre, Pline ne déplore que la perte prochaine, rendue probable par la maladie, d'un modèle de courage (*fortitudinis exemplum*) [65]. Les autres traits passent à l'arrière-plan au regard de l'une des

59. P. ex. *Ep.*, I,4.4 ; II,11.18 ; III,1.6. Sur l'usage des deux mots dans la correspondance de Pline : H.P. Bütler, *Die geistige Welt* (cité n. 2), p. 133-135 (la valeur qualificative est soulignée p. 134). Cf. F. Beutel, *Vergangenheit* (cité n. 1), p. 239-241 (surtout p. 239) et, plus largement, p. 263-266.

60. P. ex. *Ep.*, VIII,5.1 (respect de l'ordre ou *reuerentia*) ; III,13 (persévérance ou *constantia*) ; V,14.5 (sérieux, ici *maturitas uitae*) ; V,14.2 (honnêteté ou absence d'ambition) ; VII,33.3 (courage). Les vertus sont citées par ordre d'importance croissant et indiquées par un seul des termes qui peuvent être utilisés dans le texte de Pline.

61. *Ep.*, III,1.2 (respect de l'ordre) ; VII,19.4 (persévérance) ; I,14.6 (sérieux) ; IX,9.2 et I,8.6 (honnêteté) ; VII,19.7 (courage).

62. Les principaux aspects et l'évolution sont étudiés par D. Earl, *The Moral and Political Tradition of Rome* (*Aspects of Greek and Roman Life*), Londres, 1967. Le premier à souligner l'attachement de Pline à cet idéal ancien est sans doute J. Janin, *Pline le Jeune et Quintilien ou l'éloquence sous les empereurs* (extrait de la *Revue nouvelle*), Paris, 1846, p. 25-37. L'idée est reprise, brièvement, dans A.M. Guillemin, *Pline et la vie littéraire de son temps*, Paris, 1929, p. 77 et H.P. Bütler, *Die geistige Welt* (cité n. 2), p. 73 ; G. Picone, *L'eloquenza di Plinio. Teoria e prassi* (Collana di Lettere Classiche, 6), Palerme, 1978, p. 21 (qui, p. 151-152, voit l'incarnation de cet idéal dans Titius Aristo).

63. P. ex. *Ep.*, III,1.9 (*comitas* de Spurinna) ; VII,19.7 (Fannia : *comis*, *iucunda*) ; VIII,12.2 (*benignitas* de Titinius Capito) ; IX,9.2 (*comitas* de Quintianus).

64. *Ep.*, VII,19.4 &7.

65. *Ep.*, VII,19.7 (*erit a qua ... fortitudinis exempla sumamus ?*)

qualités des temps anciens, effectivement reconnue aux figures célèbres de l'histoire. Tout se passe comme si les qualités de ces dernières étaient transférées aux personnages contemporains.

Deux catégories de modèles se trouvent donc en présence dans les lettres pliniennes. Quel rapport, dans ces conditions, peut s'établir entre elles ? La question n'est pas artificielle, tirée de rapprochements arbitairement opérés *a posteriori* ou fondés sur des analogies superficielles. Elle est, en effet, implicitement posée par Pline lui-même, dans le récit d'un suicide : une inconnue se jetant dans le lac Larius avec son mari atteint d'un mal incurable. L'acte n'est pas seulement relaté, il est jugé : aussi noble et digne d'éloges que celui d'Arria l'Ancienne, qui n'est pas moralement supérieur mais simplement plus connu, en raison de la seule notoriété du personnage [66]. Entre le passé et le présent, la préférence semble bien revenir au second. Du moins est-il propre à fournir de meilleurs exemples, sans, toutefois, que la balance penche clairement dans l'un ou l'autre sens.

Car la relation est plus complexe que la mise en place d'une hiérarchie. Elle peut se dégager d'une comparaison entre les personnages d'Arria et de Fannia, assez importants pour occuper chacun la totalité d'une lettre. Arria appartient au passé, Fannia au présent. Et toutes deux sont considérées comme des exemples de bravoure, la principale vertu qui ressort des actions rapportées : dans le cas d'Arria, celles qui ont été rappelées plus haut, dans celui de Fannia, d'abord sa réponse à Mettius Carus, par laquelle elle reconnaît avoir apporté son concours à Herennius Senecio, alors accusé, pour la rédaction d'une biographie de son mari Helvidius, ensuite le fait d'emporter cet écrit jusque dans son exil [67]. Tout indéniable qu'elle soit, l'analogie n'est pas totale. La différence formelle qui sépare un texte narratif, le récit de hauts faits d'Arria, d'une lettre en forme d'éloge, celui de Fannia, n'est pas déterminante. Plus profondément, malgré la similitude des circonstances, le courage mis en lumière ne se manifeste pas de façon identique : maîtrise de soi pour Fannia, qui, malgré le danger couru, répond sans terreur et sans trouble, audace et témérité pour Arria, qui s'affirme en bravant les interdits et l'autorité, en allant au devant d'une mort qu'elle n'hésite même pas à recommander à sa propre famille (sa fille, qui devrait périr avec son gendre) ou à exiger d'autrui (la femme de Scribonianus) [68]. Il ne procède pas non plus des mêmes motivations : pour Arria, l'amour, pour Fannia, la volonté de résister à la fois à l'arbitraire et à la peur, c'est-à-dire, en termes philosophiques, à l'injustice et à la passion. La dernière reste une héroïne stoïcienne. Son aïeule revendique des valeurs plus nouvelles, celles qu'à un moindre degré Pline met aussi en avant pour lui-même [69]. Ni l'une ni l'autre n'est objet de critiques. Toutes deux sont appréciées pour des mérites différents. Se produit seulement, par rapport à une perspective traditionnelle, ce qu'il est possible d'appeler une inversion des rôles.

66. *Ep.*, VI,24.5.
67. *Ep.*, VII,19.5-6.
68. *Ep.*, III,16.9-12.
69. Voir n. 43.

*
* *

Le processus révèle, en même temps qu'il l'illustre, l'originalité de l'utilisation faite par Pline des références historiques. Les grands personnages occupent une place plus importante et plus complexe que ne le laisseraient supposer leur faible nombre et leur concentration dans un seul livre. Ils ne perdent jamais complètement ni les principales caractéristiques que l'histoire a transmises à la postérité ni le rôle que leur attribue la tradition. Loin de n'être que des ornements, ils restent des *exempla*, pour l'épistolier, qui se conforme à leur conduite, admire leurs vertus ou les mobiles de leur comportement, comme pour les destinataires, à l'intention desquels ils sont mentionnés ou, plus souvent, longuement décrits. Là, cependant, n'est pas leur unique fonction. Car ils se trouvent, en même temps, subtilement et peut-être inconsciemment, sinon transformés, au moins pourvus d'une dimension nouvelle, à la fois plus singulière et plus humaine. Cet aspect les distingue des autres figures louées dans les lettres, appartenant, elles, à la réalité contemporaine. Pendant que celles-ci incarnent des valeurs traditionnelles, ils incarnent, paradoxalement, des valeurs nouvelles, en tout cas des valeurs pliniennes de compassion, d'amour et de liberté, auxquelles ils sont susceptibles d'apporter une sorte de caution. À travers eux et par eux, c'est la notion même d'*exemplum* qui se trouve, elle aussi, partiellement modifiée, certainement enrichie.